

Membre titulaire (1881-1907)
Vice-président (1888)
Président (1889)
Membre honoraire (1907-1908)

Henri Druon est né à Cateau-Cambrésis, dans le Nord, le 12 mai 1819, d'un père marchand, non loin de la résidence d'été de Fénelon, pour qui il éprouva toute sa vie une grande admiration ; après des études secondaires commencées à Cambrai et terminées au Lycée Saint-Louis, où il se lia avec Albert de Broglie, il est entré en 1839 à l'École normale supérieure et il est devenu agrégé des Lettres en 1843. Après une année à Angers, sa carrière de professeur l'a conduit au lycée de Strasbourg (1844-1849), mais quand il a choisi d'entrer dans l'administration universitaire, il a fait un premier séjour à Nancy, comme censeur au lycée de la ville (1849-1853). C'est là qu'il a perdu sa première femme, morte en 1852 à 33 ans et qu'il s'est remarié à une nancéienne, Barbe-Clémence Alexandre, en 1854. À cette date, il était déjà devenu censeur au lycée de Rouen. Il soutient en 1859 une thèse à la Sorbonne sur la vie et les œuvres de Synésius, évêque de Ptolémaïs au IV^e siècle, dont il publie une traduction nouvelle. Il a terminé sa carrière comme proviseur : en 1854 à Rennes, puis à Cahors, Saint-Omer, Châteauroux, en dernier lieu au lycée de Poitiers, où il a été décoré de la Légion d'honneur en 1880 et où il a pris sa retraite en 1881.

À son retour à Nancy, où il a décidé de vivre désormais, au n° 2 de la rue Girardet, ou si l'on veut sur la place d'Alliance, il est accueilli par les amis qu'il y a laissés et précédé de la réputation de sa traduction de Synésius, qui a obtenu en 1879 le prix Langlois, de l'Académie Française, et des articles qu'il a écrits dans *Le Correspondant* depuis 1865. C'est la raison pour laquelle il est immédiatement accepté à l'Académie de Stanislas comme membre titulaire le 5 août 1881. Il a consacré son discours de réception le 19 mars 1886 au chevalier de Boufflers et a présidé l'Académie de 1889 à 1890.

Assidu aux séances, il s'est montré particulièrement studieux lors de sa vieillesse. De sensibilité orléaniste, il écrit par exemple, dans un ouvrage sur *Le suffrage universel et la loi électorale* (1871), qu'il préfère au suffrage direct un vote à deux degrés, en raison du trop faible niveau d'instruction des citoyens. Dans ses écrits historiques et littéraires, il déplore l'incapacité des ministres français au XVIII^e siècle, responsables de la perte de notre premier empire colonial (*Les Français dans l'Inde au XVII^e et au XVIII^e siècles*, 1886) ; il juge sévèrement l'éducation reçue par les princes de la maison de Bourbon (*Histoire de l'éducation des princes dans la Maison des Bourbons de France*, 2 volumes, 1897) : parmi les précepteurs royaux, deux seulement trouvent grâce à ses yeux, Bossuet et Fénelon, mais ils ont instruit le duc de Bourgogne, qui n'a pas régné ; au contraire, il ne tarit pas d'éloges sur Madame de Genlis, adepte d'une pédagogie nouvelle, qui a formé le futur Louis-Philippe. Ce dernier ouvrage a reçu le prix Bordin de l'Académie française en 1898, tandis que le prix Montyon lui était encore décerné en 1907 pour son *Fénelon, archevêque de Cambrai*. Il a naturellement fait profiter ses confrères académiciens d'extraits de ces ouvrages lors de ses communications, ainsi que de travaux sur l'histoire de l'Académie sous le règne de Stanislas (*Stanislas et la Société royale des Sciences et Belles-Lettres*, Mémoires de 1892).

C'est enfin un catholique fervent, de tendance libérale, disciple de saint Augustin, membre, nous dit-on, de « toutes les œuvres de charité ». Il a donné une preuve de cette charité, en même temps que de son patriotisme, en se dévouant au service des ambulances à 51 ans, à Châteauroux, en 1870, lorsqu'affluaient dans la ville les blessés et les malades de l'armée de la Loire. Son action est discrète, mais en 1894, il figure sur l'estrade, près de l'évêque de Nancy qui préside, avec son ami Charles Benoît, à l'assemblée générale de la Société de persévérance des jeunes ouvrières.

Ce fin lettré, cet homme de grande culture, est resté vert jusqu'à la fin de ses jours. Il n'a demandé à devenir membre honoraire qu'au dernier moment. Peu de temps avant sa mort, il enseignait encore la littérature grecque à son petit-fils, pour le préparer aux examens de la licence et de l'agrégation. Il est mort le 3 mars 1908 à Nancy. Le président Edouard Imbeaux a fait son éloge dans les Mémoires de l'Académie de 1907-1908 (p 1-13) ; mais la notice biographique de Floquet, signalée dans les Mémoires de 1909-1910, a été réservée au Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'École normale supérieure. [Jean-Claude Bonnefont]

Archives de l'Académie de Stanislas, dossier d'Henri Druon ; Archives nationales, LH//80/47 ; Michel CAFFIER, *Dictionnaire des littératures de Lorraine*, Éditions Serpenoise, 2003, vol. 1, p. 337 ; *Dictionnaire de biographie française* ; *L'Éclair de l'Est* (13 août 1908), p. 1-2 ; *L'Est Républicain* (5 mars 1908) ; Edouard IMBEAUX, « Notice nécrologique sur Henri Druon », *Mémoires de l'Académie de Stanislas* (1907-1908), p. 1-13 ; *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, (1881), p. xiii, (1885), p. xl, (1889), p. lxxix, (1898), p. lxxxvii, (1905), p. cxlvii, (1907-1908), p. lxx-lxxi, (1910), p. xciii.